

LA TATTOO-THERAPIE

Le plus profond, c'est la peau

Sébastien DARTAILH
Educateur Spécialisé Niveau III
AFMR Etxarri . 1999-2002



Dans le cadre de mes études, je suis amené à bosser sur une idée qui me tient à coeur, le fait que le tatouage n'est pas qu'ornement. En tant que vêtement intime, il a plusieurs fonctions, dont celle d'affirmation de soi, de construction de l'image de soi, donc de la personnalité. Certaines personnes passent par le tattoo par obligation, elles ne trouvent que ce moyen pour exister. C'est ce qui fait penser à certaines personnes *socialement cohérentes* que ces gens sont fous. Mais quel moyens ces derniers ont-ils trouvé pour aller mieux ? N'ont-ils pas des exutoires beaucoup plus débiles (et dangereux ??) ? Le supporter de foot qui a l'impression d'exister mais considère le tatoué comme un animal n'est-il pas dans le faux ? Toutes ces questions vont être traitées dans ce document.

Préface de Vintz : Mon immersion dans la modification corporelle

I - EVOLUTION DU TATOUAGE AU SEIN DE NOTRE SOCIETE

- 1 - *Historique*
- 2 - *Compatibilité avec les mœurs de notre époque*
- 3 - *Forme artistique aboutie de l'homme*

II - TATOUAGE, RITE D'EXTERIORISATION OU EMPRISONNEMENT ?

- 1 - *Rite ancestral tribal*
- 2 - *Marginalisation*
- 3 - *Actualité*

III - REAPPROPRIATION DE SON CORPS, UN SALUT ?

- 1 - *Témoignages*
- 2 - *Tatouage et personnalité*
- 3 - *Le rapport aux autres à travers le tatouage*
- 4 - *Pour s'affirmer et s'aimer*

Bibliographie

Préface de Vintz : Mon immersion dans la modification corporelle

Un sentiment de transparence, de fade, de vide couvrait mon existence... Sorti du lycée, ce fut la découverte d'un autre monde, d'un nouveau monde d'où surgissait de nouvelles conceptions, de nouvelles sensations ! Une envie, finalement, de ne pas ressembler à tout le monde, une raison esthétique ainsi qu'un soupçon de provocation -symbole de mon mal-être du moment- me dirigèrent vers le piercing pour une première expérience. Et quelle expérience !

Ce fut le coup de foudre.

Mon corps accueillit alors, en l'espace de quelques années, toutes sortes de bijoux à de nombreux endroits de mon corps : visage, oreilles, buste, parties génitales... Une exploration douloureuse et punitive des sensations de la chair trouée ! Embellie !! Partageant cette passion pour l'art corporel avec de nombreux amis, l'évolution se fit rapidement : découverte d'autres types de modification tels que le tatouage, la scarification (au sens général du terme : cutting, branding, etc...), les implants, tout un monde où le corps apparaît comme le support artistique le plus exhaustif. Tout est possible : le dessin, la sculpture, la peinture, l'ornement, le travail de la matière et j'en passe...

Il me parut logique, suite à mon exploration du piercing, de tenter de nouvelles expériences. Le tatouage ! Une question d'évolution finalement...

Expérience particulièrement douloureuse personnellement mais d'autant plus intéressante qu'il en ressortait quelque chose...quelque chose de plus explicite... Qui dit image dit symbole... dit traduction d'un aspect du psychisme du tatoué. Je ne réalisais évidemment pas tout ceci dès mes premières expériences mais plutôt petit à petit, méditant, réfléchissant sur le bien ressenti suite à de telles expériences. Le caractère "sacré" et définitif du tatouage amène à la réflexion, à l'introspection, oserai-je dire. Ce fut le cas pour moi, il me sembla clair et nécessaire de concrétiser certaines pensées, certaines de mes aspirations... Merveilleuse expérience que le tatouage !!

En fait, cela implique aussi, à mon avis, une certaine responsabilité de ce qu'on "encre" sur sa peau, une façon d'exprimer "l'inexprimable"... Le tatouage prenait de l'ampleur dans mon esprit aussi bien que sur mon corps, un moyen efficace et esthétique d'exprimer et de canaliser ma colère, ma haine, mon côté malsain !

Je me dois de souligner un aspect particulièrement important dans mon approche de ces différentes pratiques : l'inspiration tribale !

En effet, dès mon entrée dans ce monde de modification corporelle, je ne pus passer au travers de nombreux livres, documentaires et autres photos sur telle ou telle tribu. Ceci impliquait une certaine constance : ces différentes pratiques existent, existaient depuis déjà des milliers d'années et existeront assurément tant que l'être humain subsistera ; pour des raisons religieuses, sociales, thérapeutiques, rituelles, symboliques et esthétiques.

Tout naturellement, suite aux divers et douloureux expériences du tatouage et du piercing, je vins donc à envisager d'expérimenter la scarification. Elle était dans mon esprit la pratique la plus basique mais certainement la plus intime, profonde (dans tous les sens du terme !). Le courage et la maîtrise de soi est de rigueur, une

expérience singulière ... La douleur... Un aboutissement empirique de la douleur et du caractère définitif.

Sur ce point précis, j'avoue admirer et exprimer mon plus grand respect aux guerriers et femmes de certaines tribus (entre-autre...) africaines telles que les Nyangatou d'Ethiopie, les Bamiléké du Cameroun et j'en passe..., car cette douleur (intentionnelle...) fait partie des plus aiguës qu'il m'ai été donné de ressentir. Une expérience pour ma part très intime puisque je me le fis personnellement : un matin, sur un coup de tête malsain (malaise mental), j'incisais alors pendant un heure et demi un "plus" sur mon bras gauche à l'aide d'un scalpel. Douleur inouïe mais plaisir exacerbé, ce qui confirma ma prédisposition à l'algolagnie■ plutôt qu'au masochisme■ auquel faisait allusion mon entourage à la vue de tels actes de torture, d'automutilation. Je muais mes mauvaises ondes et pensées en une sorte de force créatrice capable de m'infliger la punition : douleur inductive à l'introspection, à la méditation sur soi. Une façon, à l'époque inconsciente, de remédier à mon mal-être chronique... Actuellement, l'explication la plus plausible à mes différentes expériences.

J'en tire, en tout cas, un profond bien-être, un moyen pour moi efficace de combattre ma "part des ténèbres", de me faire avancer dans l'exploration de mon être, de ses limites, de ses faces cachées, etc.

Désormais, après avoir laissé de côté le piercing pour son caractère trop éphémère et quasi que sensuel (personnellement évidemment !), rangé la scarification pour l'instant, un peu trop violent et surtout pas suffisamment définie dans mon esprit ; je me consacre alors au recouvrement anatomique de certains endroits de mon corps. La thérapie de la douleur et la symbolique de l'image...

Pour finir et pour conclure, je pense que le tatouage me correspond particulièrement bien, en ce moment, pour toute la symbolique qui y est explicite et pour sa douleur si introspective, qui amène à l'endurance de la douleur choisie. Je suis d'ailleurs, actuellement, enchanté "en chantier"...

Vincent V.

23 ans

Etudiant en Sociologie

Piercer amateur

Chanteur dans une formation HxC

Seul l'être humain possède la conscience de son propre corps. La peau acquiert de ce fait une importance particulière, elle est l'ultime enveloppe qui sépare l'être profond du monde extérieur. Sa décoration devient alors la symbolisation de cet être entier, corps et esprit liés. En accordant la psyché avec son image personnelle, le corps devient le vaisseau de l'âme, et le tatouage l'écriture de sa pensée. Il est intéressant de se poser la question du pourquoi le tatouage.

Le tatouage existerait-il si l'esprit était en parfaite adéquation avec son corps ? Le tatouage influence-t-il la place que prend le tatoué dans la société ? Et surtout le tatouage, en redéterminant l'image que se fait de lui-même le tatoué, peut-il devenir thérapie ?

Je suis venu à me poser ces questions en observant les tatoués autour de moi. Je me suis rendu compte qu'ils ne correspondent ni à des critères sociaux, ni à des pathologies particulières. Le tatouage ne semble pas être un symptôme, mais plutôt une réponse. Qu'il soit fait à l'aide d'outils rudimentaires ou de techniques novatrices ; qu'il corresponde (apparemment) à des critères artistico-esthétiques, ou bien purement intimes ; qu'il soit regretté ou pas, le tatouage ne laisse JAMAIS indifférent : il apporte TOUJOURS quelque chose.

I - EVOLUTION DU TATOUAGE AU SEIN DE NOTRE SOCIETE

1. HISTORIQUE

Les inscriptions corporelles remplissent des fonctions différentes selon les sociétés. Dans ce registre, le tatouage est universellement répandu. Il s'inscrit dans la peau des hommes depuis la lointaine antiquité, voire la préhistoire.

Le tatouage primitif est de loin la forme la plus répandue de cette pratique. Laisant apparaître la dimension esthétique au second plan, la pratique tribale se rapporte souvent à une fonction distincte : qu'elle soit d'ordre protectrice, rituelle, ou hiérarchique, l'intrusion intradermique a une forte part de symbolique dans l'esprit primitif. Le tatouage, lorsqu'il est inscrit dans les cultures traditionnelles, fait partie des valeurs obligatoires du groupe social et contribue à l'intégration de l'individu dans la société.

Nous savons que l'homme du néolithique se tatouait, sa pratique remontant à l'origine des peintures rupestres, s'incluant donc complètement dans un processus d'écriture. Si l'on en croit les momies, les Egyptiens tatouaient leurs morts afin de leur permettre le "passage" dans l'au-delà, et leurs rois se marquaient dans la peau le nom de leurs divinités. Le tatouage avait alors un rôle de protection divine (qui oserait toucher un homme marqué des dieux ?).

On retrouve le tatouage dans la Chine antique. Dénommé "Wen" (lignes qui se croisent, veines, dessin, ...) il désignait les caractères simples de l'écriture. On le retrouve au Moyen Age, où il joue un rôle magique, combattu par l'Eglise chrétienne. Il n'en fut pas moins utilisé par les croisés et les premiers chrétiens comme signe d'appartenance, de reconnaissance.

La tribu qui fit une grande place au "tatau" reste les Maoris de Nouvelle-Zélande. Cette empreinte permettait (et permet encore) d'identifier le statut et le rang social de la personne, ainsi que de savoir à quel groupe il appartenait. LEVI STRAUSS étudiant les tatouages maoris écrivit : "il est destiné à graver non seulement un dessin dans la chair, mais aussi dans l'esprit, toutes les traditions et la philosophie de la race". L'homme n'existe que tatoué, il doit "représenter".

Ainsi, il existe des civilisations dans lesquelles le fait de ne pas être tatoué devient un acte marginal : dans certaines tribus africaines, une femme vierge de tatouage n'est

pas une vraie femme : elle ne peut s'offrir à aucun homme (et donc fonder les bases de la société) tant qu'elle n'a pas prouvé sa condition par un rite initiatique.

En Polynésie également, la femme ne trouve de mari qu'à la seule condition d'être tatouée. Ainsi, celui qui refuse le tatouage tribal est perçu comme marginal. Ceci jette les premières bases du concept de marginalité, hautement subjectif. En effet, tout dépend de l'éclairage, de la lunette choisie pour qualifier un individu. Nous savons (d'après les études de BECKER ou de GOFFMAN) que la déviance n'est qu'une manière de juger celui qui ne nous ressemble pas. Le tatoué peut paraître marginal dans notre société contemporaine ; le non-tatoué est qualifié de déviant dans une société tribale de Polynésie.

"Il fallait être peint pour être un homme, celui qui restait à l'état de nature ne se distinguait pas de la brute" (LEVI STRAUS - Anthropologie Structurale - 1958)

En Inde et au Tibet, les tatouages accompagnaient les périodes difficiles de la vie : puberté, maternité, maladie ou deuil. Pour les habitants de Hawaï, le deuil était l'occasion d'un tatouage de points et de traits sur la langue, alliant pour cela sévices corporels et force de courage. Le peuple Karen pensait que le tatouage arrêtait les balles de l'armée birmane. Chez les berbères et les samoans il sert parfois de médecine, contre les rhumatismes par exemple.

Plus proche de notre vision occidentale, les marins américains se tatouaient un coq sur un pied et un cochon sur l'autre contre les noyades. Un christ sur le dos évitait les flagellations sachant qu'aucun capitaine n'oserait fouetter l'image de Dieu. Il est à signaler que le tatouage a toujours franchi les frontières sociales. Ainsi, de nombreuses personnalités "fortes" ont porté ses marques : la famille royale britannique a compté de nombreux tatoués ; Pierre le Grand de Russie, le tsar Nicolas II portaient des armes tatouées ; Franklin ROOSEVELT tatoué lui aussi rencontra au sommet de Yalta deux autres tatoués de marque : STALINE et CHURCHILL.

Mais le tatouage a eu des fins bien plus fonctionnelles : l'état français faisait autrefois marquer les fugitifs d'une fleur de lys, les Samiens marquaient les Athéniens captifs d'un hibou dans l'antiquité, et les Siciliens d'une tête de cheval. Les nazis marquaient les corps des déportés, afin de les assigner au rang d'objets, manipulables, leur enlevant toute humanité. Cet aspect symbolique très fort s'apparente aux pratiques tribales dans le sens où le tatouage représente l'individu, mais dans sa forme la plus négative et dégradante. Il est à noter que cette déviance ne correspond pas à un réel choix de l'individu, il s'agit de forcer quelqu'un à se faire tatouer. C'est pour cette raison que cet aspect de châtement ne rentrera pas en compte dans notre problématique ; nous ne nous intéresserons qu'au tatouage "désiré" (désiré ne voulant pas dire forcément réfléchi).

2 . COMPATIBILITE AVEC LES MŒURS DE NOTRE EPOQUE

Le tatouage tel qu'il survit dans notre société occidentale moderne n'a plus que de lointains rapports avec les significations traditionnelles et les fonctions qu'il opérait. Les transformations des conditions sociales et économiques ont contribué à en réduire son utilisation, sa fréquence, et surtout à en détourner les finalités primitives des sociétés traditionnelles. L'acculturation a entraîné la disparition de certaines

traditions, mais l'acte même de se graver la peau n'a pas disparu. Au contraire, il resurgit avec des caractères bien différents.

Depuis un siècle environ, le tatouage occidental prend une autre forme. Avec l'avènement de techniques dites modernes, le tatouage s'est désacralisé et obtient un grand intérêt pour son aspect "décoratif". Dorénavant, on ne se tatoue plus pour faire comme l'Autre, on se tatoue pour se différencier de lui. Mais cette image de liberté est beaucoup plus récente.

Aujourd'hui, le tatouage provoque les réactions les plus diverses : intérêt, étonnement, admiration, respect, gêne ou répulsion. Le tatoué suscite un élan de sympathie chez les uns, des froncements de sourcils chez les autres. On l'envie ou on a peur de lui, mais le porteur de telles marques est souvent considéré comme "anormal".

Nous pouvons dire que le tatouage n'est actuellement pas compatible avec les mœurs de notre époque, qui préconisent plutôt d'être utile à la société, en travaillant, en étant productif, en se comportant "comme les autres". Paradoxalement, l'art n'a jamais été aussi présent dans toutes les couches de la société. La moindre publicité est un festival d'ingéniosité et la mode, par exemple, ne cesse de prôner la différence, et ce côté un peu marginal (tout en restant socialement acceptable) et bizarre.

3 . FORME ARTISTIQUE ABOUTIE DE L'HOMME

Avant la fin de la Renaissance, l'art servait à combler les manques. Lorsqu'on commandait un portrait à un peintre, il devait être parfait et réaliste. L'art n'était pas vraiment intégré dans toutes les couches de la société, l'art n'était pas vraiment rituel. Ce manque de représentation est depuis le début du siècle comblé par l'apparition de la photographie, accompagnée d'ailleurs d'une donnée supplémentaire : l'interprétation. Ainsi, l'art et la création ne reflètent plus seulement la réalité, ils définissent et représentent tout ce qui ne se voit pas, ce qui n'est pas dit. Nous pouvons affirmer qu'aujourd'hui le manque est intérieur, nous sommes à la recherche de représentations plus personnelles, plus intimes. L'art sert toujours à exprimer, mais il peut dorénavant montrer aussi ce qui est à l'intérieur, ce qui se trouve au plus profond de nous.

Le tatouage acquiert depuis peu une forme d'expression artistique contemporaine. Le marquage corporel devient un courant esthétique important de l'art actuel. Cette notion d'art intradermique est toute neuve ; avec l'avènement de la technique, le corps devient toile, le tatouage œuvre d'art. Il est à remarquer que le grand public admet plus facilement le tatouage depuis qu'il est "beau" ; il devient socialement acceptable. Est-ce parce que cette forme artistique n'a plus l'impact fort d'un message clair, de qualité médiocre mais non déguisé ?

Alors le seul débat restant, lorsqu'on a affaire à un tatouage, est de savoir s'il est "beau" ou "laid". Ces notions sont évidemment entièrement subjectives, et donnent, à mon sens, un avis sur la qualité de distanciation par rapport à l'Autre que n'ont généralement pas les gens.

Comment se permettre de juger le corps d'un autre individu ? Se permettraient-ils de dire que ses oreilles sont laides, que ses bras sont ignobles, ou que ses narines sont élégantes ?

La réponse est ambiguë, puisque pratiquement tout le monde le fait déjà, a souvent un avis sur tout, sauf sur sa propre personne. Alors ce qui est beau ou laid reste discutable, mais on oublie trop souvent que la personne que l'on juge n'est pas seulement la simple image que l'on s'en fait.

Beaucoup d'études ont montré que les motivations des femmes pour le tatouage étaient purement esthétiques, alors que les hommes montraient une motivation plus en rapport avec les représentations sociales. Cette affirmation me semble très réductrice (du moins aujourd'hui), dans le sens où le public rencontré dans ce cas correspondait à un public marginal. Nous pouvons affirmer que de nos jours, les conceptions purement artistiques et celles beaucoup plus symboliques appartiennent aux deux sexes ; elles sont même régulièrement mêlées. Le tatouage doit aujourd'hui correspondre à plusieurs critères, dont l'esthétique et la signification.

II - TATOUAGE, RITE D'EXTERIORISATION OU EMPRISONNEMENT ?

1 . RITE ANCESTRAL TRIBAL

Dans une société tribale, manquant d'unité juridique, politique extérieure au peuple, l'ordre symbolique n'est pas assuré par une instance indépendante, ni intériorisé sous la forme abstraite d'une idéologie. Cet ordre, se devant d'être constamment rappelé, est donc marqué dans la chair de chaque individu. Ces signes marquent l'accession et l'obligation d'appartenir. C'est une base de la construction de la société tribale. Chaque marque est individuelle et simultanément inscrit l'individu dans un processus collectif, à une place bien précise. Ainsi la cuisine Borroro n'a de goût que préparée par une femme dûment tatouée. Le Bédouin d'Irak ne prend pour épouse qu'une femme tatouée des seins au pubis en passant par le nombril, comme s'il ne voulait disposer de ce corps de femme qu'en le sachant domestiqué par un marquage, repéré. Pour pratiquement la totalité des peuples aborigènes, les décors de peau indiquent le rang et l'histoire d'une personne, sa provenance et son appartenance. Par les signes qu'il porte, chacun professe sa religion, et supprime automatiquement le mensonge sur ce qu'il est réellement.

Dans de nombreuses cultures, le rituel d'inscription commence dès la naissance et se poursuit après la mort. Aussitôt qu'il sort de la mère, le petit est investi de son rôle social et ce rôle est inscrit sur sa peau par le sang de la souffrance. Ainsi, chez les Sénoufos du Soudan, les bébés d'une femme qui perd souvent ses enfants seront dès la naissance marqués de deux traits sur la cuisse en guise de protection. Pour un enfant qui ne court pas les mêmes dangers, c'est vers le sixième mois que les marques sont apposées ; faites de trois incisions en éventail partant de la commissure des lèvres en direction des oreilles, elles instaurent clairement l'agrégation au groupe. Les fillettes Chibuks du Nigeria sont ornées de leurs premières marques vers trois ans. A force d'entendre dire que l'opération les rendra belles, "comme les autres", elles ne la

redoutent pas et s'impatientent même... La pression du groupe est fortement intériorisée.

Les tatouages situent l'individu par rapport à lui-même et par rapport à la communauté à laquelle il appartient. Parallèlement, dans le monde occidental, la psychanalyse n'a-t-elle pas mis en évidence l'importance de la stabilité du prénom pour l'évolution de l'enfant, la construction de sa personnalité et sa bonne intégration sociale ?

2 . MARGINALISATION

Si le tatouage a disparu des rites tribaux, c'est pour laisser la place à une loi écrite. En gardant son corps vierge, on accède à l'universalité, à la compréhension et la communication pour tous. Le tatouage, en refusant cette homogénéité, s'expose alors à devenir marginal. Le tatoué ne veut pas faire comme les autres, il se punit lui-même, déclarant ne pas vouloir appartenir à ce monde souvent régi par des lois qui ne lui conviennent pas. Le tatouage, de moyen d'inclusion passe à une forme d'exclusion sociale, d'emprisonnement à l'extérieur de la société. On peut dire que le tatoué s'enferme volontairement dehors (forclusion).

Cette idée fut très utilisée dans la première partie de notre siècle, notamment dans les prisons. Le prisonnier se sentant exclu, va s'enfuir encore plus dans sa condition de rejeté. Il lâche alors son costume de citoyen, et se met à ressembler à ce qu'on attend de lui : se tatoue des insanités, provocations, et s'inscrit dans le monde carcéral. Des tatouages spécifiques indiquent, sans aucune équivoque, que l'individu est passé par la prison ; il en est marqué à vie.

Il est à signaler que la psychiatrie n'a rien fait pour favoriser cette image du tatoué. LOMBROSO en 1890 se sert du tatouage pour distinguer le fou du criminel (L'homme criminel - 1890). Le docteur HERBER décrit les personnalités tatouées "comme dépourvues de toutes forces morales" ("Bas fond du crime et du tatouage" - 1981). Psychopathes, alcooliques chroniques, débiles immatures sont les termes qu'il emploie dans un jugement de valeur. Les études de DILIGENT, PETIET, DEREN définissent la difficulté des tatoués à s'exprimer clairement et correctement, d'un "niveau intellectuel bas, une scolarisation sommaire". Ils concluent que la personnalité du tatoué "se caractérise par la pauvreté de l'expression verbale, la passivité, l'immaturité psychoaffective avec fixation narcissique". ("Du tatouage à la personnalité" - Annales médico-légales - 1973).

Jusqu'aux années 80, la publicité et la société en général ont véhiculé l'image d'un esprit sain dans un corps sain. On a même parlé de "pureté retrouvée". Vu ces conditions, entre 1950 et 1990 le tatouage a eu valeur de sacrilège (la peau n'est sacrée que tant qu'elle n'est pas touchée), et le tatoué de hors-la-loi. Mais paradoxalement, lorsque notre société a condamné moralement la pratique du tatouage, ces hors-la-loi l'ont adopté pour se faire reconnaître, comme un signe du "milieu" ou comme un signe de refus social. Ils se le sont appropriés.

Ainsi il existe une distinction fondamentale entre le tatouage tribal et le tatouage contemporain. Alors que l'un équilibre le rapport identité / appartenance à un groupe

; l'autre se réfère à une histoire individuelle, ou à celle d'un groupe restreint. Le tatouage du marginal renvoie au corps propre, alors que celui du primitif renvoie au corps social.

3 . ACTUALITE

Avec l'avènement d'une société qui prône les choix personnels, le tatouage n'a plus besoin de représenter qui on est, il peut désormais dire qui on voudrait être, voire qui on n'est pas. Il devient alors obsolète, et ne devient que la représentation d'un choix d'être autre chose. La loi du groupe étant clairement notifiée sur du papier, elle cesse d'être figurée sur le corps de ses individus. Comme les cheveux longs voulaient dire "voyou" dans les années 50, les tatouages ont vite fait de représenter la marginalité, l'humanité dans l'échec, la séparation. On est bien sûr loin de l'aspect unification présent au sein des sociétés tribales.

En cette fin de siècle, la société occidentale se rend compte que l'aspect physique ne correspond plus tout à fait aux clichés encore présents une vingtaine d'années auparavant. Là où on voyait un voyou, on voit un branché ; là où on voyait un hors-la-loi, on ne voit plus qu'un tatoué de plus. L'aspect marginal, représentatif disparaît ; et cette différenciation manque : si le tatoué ne représente plus rien, il ne sert plus à rien.

C'est alors que se forme "l'esprit tattoo". Tatoué ne veut plus dire appartenir à un clan de bikers, de hippies, de voleurs, ou de méchants ; être tatoué signifie appartenir au clan des tatoués. Etre tatoué c'est aujourd'hui marquer la différence avec celui qui ne l'est pas. Que l'on vienne des îles Samoa ou de New York, le tatouage est un langage et sera toujours propice à discuter, partager entre tatoués.

Le tatouage, même amputé de sa connotation tribale, peut apparaître comme un puissant moyen de préserver (voire acquérir) une identité ethnique, culturelle, religieuse ; finalement une identité tout court. Car en s'inscrivant sur le corps, le tattoo devient plus facile à transporter, on ne risque pas de le perdre ; celui qui le porte subit donc moins de contraintes, acquiert donc plus de liberté.

Nous pouvons dire qu'il s'inscrit dans un processus de réappropriation de son corps.

III - REAPPROPRIATION DE SON CORPS, UN SALUT ?

Il est très fréquent de voir rentrer une personne dans un studio de tatouage, avec pour seule demande un tattoo. Quand on lui demande quel tatouage lui ferait plaisir, cette personne répond qu'elle a une idée précise : un tribal OU un dauphin ; elle sait ce qu'elle veut : un tribal (lequel ?) ; ou pire elle ne sait même pas quel motif, et préfère faire confiance au tatoueur. Dans ce cas, ce n'est pas un signe particulier que recherche l'individu, mais seulement l'acte, la marque du tatouage.

Ainsi m'a-t-il été donné d'assister à une scène où un homme, d'âge mûr, qui en imposait (policier de plus est), rentre dans un studio pour se faire tatouer. Le tatoueur lui demande ce qu'il désire comme motif, et alors le client déclare "ce que tu veux, je n'y connais rien moi, il faut me proposer". Il ne fait pas de doute qu'il était fortement motivé pour un tatouage, mais sous prétexte qu'il n'y connaissait rien (est-ce que ça veut dire : je ne connais pas mes goûts ?), c'est son beau-fils qui a choisi le motif à sa place. Sa seule condition était la taille, il fallait qu'il soit "gros" ; un petit tattoo "c'est pas joli" ! Cette scène m'a beaucoup donné à réfléchir sur la conception que se fait chacun de cette pratique. Dans ce cas, ce monsieur (qui avait l'air très sûr de lui) a affirmé le fait que son corps lui appartenait, "quoi qu'en dise son patron !". Ce tatouage servirait à montrer qu'il est courageux, caractéristique essentiellement nécessaire à sa profession. Je fais cette remarque en me rappelant qu'il faisait beaucoup de rapprochement avec son emploi, et la façon dont collègues et patron allaient le percevoir.

1 . TEMOIGNAGES

Ces paroles retranscrites ne sont que des témoignages étoffant l'idée que le tatouage pourrait faire aller mieux. Dites à des instants précis, dans des contextes différents, ces dires nous expliquent simplement dans quel esprit sont les tatoués. Elles ne feront pas l'objet d'analyse, car prises dans différentes conditions, ne peuvent représenter entièrement les personnes qui les ont fournies.

• Sue, propos recueillis dans "Tattoo Savage"

Sue apprécie le tatouage depuis toujours. Son oncle Rocky était marin et son corps était décoré d'art de la peau de style marin classique. "Il rassemblait les enfants autour de lui, et nous racontait des histoires de son passage dans la Marine" explique Sue. "Et à chaque histoire correspondait un tatouage". Sue avait des tendances destructrices et se faire tatouer était sa façon d'essayer de se remettre dans le droit chemin. Cependant, elle n'avait pas trouvé immédiatement la paix dans le tatouage. Elle a du d'abord faire quelques expériences déplaisantes, mais ce ne sont plus que de mauvais souvenirs. Pour Sue, se faire encre a plus d'importance que le simple embellissement de son corps, c'est aussi une thérapie. Sue essaie de se guérir d'une vie entière passée à s'infliger des blessures, des cicatrices et des brûlures. Se faire mal représentait pour elle le seul moyen de se sentir vivante. "Je souffre de dépression et d'attaques de panique, causée par un déséquilibre chimique. Lorsque j'étais sous le coup d'une de ces attaques, j'étais littéralement handicapée. Je ne pouvais pas quitter ma maison. Lorsque je suis passée de l'autodestruction aux tentatives de suicide, j'ai compris que cela devait prendre fin." Lorsque Sue a commencé à se faire tatouer des pièces artistiques, ses vieilles blessures, aussi bien psychologiques que physiques se sont refermées. "Quand je suis prise de panique, je ne peux plus respirer. Mes tatouages sont comme un réservoir d'oxygène, ils m'aident à franchir le cap. Ils m'ont également aidé à m'ouvrir aux gens. Depuis que j'ai commencé à me faire tatouer par Keely, je n'ai pas connu un seul jour où j'ai eu l'impression de ne pas pouvoir sortir de la maison et de faire face au monde."

· Anonyme n°6, propos recueillis dans le mémoire de maîtrise de psychologie de Marianne FONTAINE, 1997.

"Au départ on se dit ça fait nouveau, mais en fin de compte après on l'a là, ça fait partie de vous même. Il y a des périodes où je ne le regarde pas, c'est comme si il avait toujours été là. Il sera toujours là. Ca ne gêne pas. Le tatouage et vous ne faites qu'un. Vous ne faites plus deux. Ce n'est plus quelque chose qui a été rajouté, c'est quelque chose qui est à vous et qui est à l'autre aussi, à celui qui le verra, le croquera, le rencontrera ... J'ai été très surprise aussi de voir que finalement les gens sont plus amusés que choqués, malgré tous les apriori entendus ... "

·Anne-Laure, propos recueillis dans un débat TV consacré au tatouage, sur TV5

"Pour moi, les tatouages c'est une preuve visuelle de mon évolution personnelle. J'ai 30 ans, mais même à 50 ans, j'aurais toujours ce passé derrière moi. C'est quelque chose de très fort puisque ça représente quelque chose de très fort de ma vie. C'est une démarche qui prend énormément de temps : de l'imaginer à le concrétiser, le tatouage est un long processus. Pour moi, c'est un acte qui doit être réfléchi. Je ne suis pas comme les autres, personne n'est comme les autres. Alors pourquoi se faire des tatouages alors que tout le monde sait qu'on est tous différents, pourquoi souligner cette différence ? C'est un chemin personnel, qui me rappelle ce que je suis et ce que je pense profondément. Je suis révoltée, je pense que je suis née en colère, c'est une façon de me rappeler que je n'accepte pas beaucoup de choses autour de moi. C'est presque pour me rappeler de ne pas tomber dans le conformisme trop facile. On a tous un esprit unique, et le corps c'est pareil, mais on a plutôt tendance à le banaliser dans notre société, vu qu'on nage en plein conformisme. Ce besoin de m'approprier mon corps était un processus naturel. C'était la célébration du Moi profond. Je ne montre pas mes tatouages, je n'ai pas de risque qu'on vienne me demander pourquoi. Je ne vais pas à la piscine, je ne montre pas mon corps, je n'ai pas besoin de mettre des décolletés, ça ne fait pas partie de mon personnage. J'ai l'impression que sans mes tatouages, je serais complètement nue."

2 . TATOUAGE ET PERSONNALITE

C'est bien évidemment à la puberté, période durant laquelle s'affirment les différences sexuelles, que marques et tatouages font leur apparition de manière fréquente, comme si ces inscriptions confirmaient la distinction entre l'homme et la femme, comme si l'enfant devait montrer qu'il est capable de devenir adulte.

La psychologie reconnaît au tatouage deux fonctions : la première, interne, assurant la pérennité du moi idéalisé ; la seconde, externe, captant le regard de l'autre pour tenter de le subjuguier. Si les motivations profondes restent confuses, il apparaît en revanche clairement à quel point le tatouage est lié à la jeunesse (mais pas exclusivement).

• **Le stade du miroir**, de LACAN LACAN dit que "l'identification est la transformation du sujet lorsqu'il assume une image", FREUD que "l'image c'est ce que l'on voudrait être, l'objet ce qu'on voudrait avoir". L'identification à l'image spéculaire permet au sujet de constituer le Moi. Elle constitue l'identification primordiale à une image idéale de soi-même (Moi-idéal).

La perception de soi passe par "l'image c'est moi" puis par "l'image de l'autre est mon image". Cette captation imaginaire caractérise le narcissisme. Il y a donc une identification imaginaire à cet autre qui est le même, à l'origine de l'image du corps. Enfin l'identification narcissique sera l'identification à l'autre permettant à l'homme de situer avec précision son rapport imaginaire et libidinal au monde en général.

Le sujet est toujours placé hors de portée d'apercevoir l'image réelle de son corps. C'est en se repérant dans l'autre qu'il prend une image narcissique dont il se satisfait. Le stade du miroir pose le problème de l'identification.

LACAN décrivait trois phases dans ce qu'il a appelé "le stade du miroir" :

- l'enfant perçoit son reflet dans le miroir comme s'il représentait quelqu'un d'autre.

Il cherche à toucher cette personne.

- l'image spéculaire est vue comme un simple reflet, mais pas encore comme le sien.

L'enfant ne cherche plus à attraper l'image, il a pris conscience de son côté fictif.

- l'enfant comprend que cette image est la sienne quand il voit que ses proches sont aussi dans le miroir lorsqu'ils s'approchent. Il reconnaît l'Autre dans l'image et dans la réalité, et se reconnaît lui comme personne unique et unifiée. Cette image totale du corps est structurante pour l'identité du sujet, c'est une anticipation permettant à l'enfant d'entrevoir qu'il n'était jusque là que corps morcelé.

Le stade du miroir est la conquête de l'identité du sujet en percevant l'image totale de son corps, précédant le sentiment de l'unité de sa personne. Cette étape se jouant pour l'enfant entre 6 et 18 mois nous montre l'importance du corps dans la reconnaissance de soi, donc dans la construction de la personnalité.

Ainsi nous pouvons faire un parallèle entre cette construction infantile de l'image de soi, et le fait que cette construction peut être défailante, que cette image peut être incomplète ou inacceptée. Dans ce cas, un travail est nécessaire sur ce point précis de l'image, et le tatouage peut éventuellement participer à cette restauration.

• **L'image du corps**

FREUD dit que la libido est, au départ, totalement investie dans le corps. C'est le stade du narcissisme, et la libido narcissique a pour objet l'image du corps. Il paraît évident que la structuration de cette image du corps est essentielle dans la construction de la personnalité et des instances psychiques d'un sujet. Ainsi, si au stade oral, l'image du corps se centre sur la bouche, cette organisation va s'étendre à tout le corps, et pour certaines personnes à des zones très précises du corps. Le tatouage, car il modifie l'enveloppe, rentre dans ce processus de structuration.

Chaque culture investit, à sa façon, l'enveloppe des organes ; et la perception de notre corps passe par celle du "corps social". Ainsi la définition d'un modèle d'image du corps paraît bien difficile. Dès lors, on peut voir dans les modifications corporelles des moyens destinés à amplifier la conscience du corps de l'individu, en le marquant des stigmates du "corps social". Le passage obligé par la douleur que suppose cette

transformation met en évidence la présence corporelle. La douleur elle-même participe activement à l'organisation de l'image du corps privé et public, individuel et collectif ; elle permet d'agir sur le monde en naissant par l'intermédiaire de la chair dans ce qu'elle a de physique, de concret. Il semble que la douleur soit un des facteurs les plus importants qui autorisent l'organisation de l'image du corps, image qui sans la douleur resterait labile.

Il faut signaler que le travail sur le corps a automatiquement des conséquences sur le monde. La peau est le seul élément faisant tenir ensemble toutes les pièces de l'organisme. La décorer, c'est conférer une homogénéité. La décorer, c'est unifier corps et esprit. Il n'existe pas de démarcation nette entre le monde extérieur et le corps, et la surface de la peau ne devient distincte que lorsqu'elle entre en contact avec l'objet.

La fusion avec l'objet, quoique profonde et fondamentale, n'est jamais totale : cet espace microscopique, l'homme tente éternellement de le combler par les tatouages. Toute action, tout désir contient une intention de changer quelque chose dans l'image du corps. Le simple fait de porter tel ou tel vêtement modifie le comportement. SCHILDER disait "Dans la mesure où les vêtements font partie du schéma corporel, ils deviennent tout aussi signifiants que les autres parties du corps et peuvent avoir les mêmes significations symboliques".

Qu'en est-il du tatouage, en tant que vêtement intime et incarné ?

Se tatouer c'est changer son image par un moyen objectif. Les marques sont aussi signifiantes que le corps lui-même, c'est par elles que transite obligatoirement l'identification au groupe.

"Le corps suit l'esprit, le corps subit l'esprit"

• **Le rituel et la douleur**

Toute action sur le corps est soudée à un rituel. Le rituel met en forme, organise, domestique ; son pouvoir est de donner une illusion de stabilité, des points de repères immuables dans le déroulement de l'existence. Le corps effrayant ne peut être approché que par l'intermédiaire du rite ou, plus exactement, le corps lui-même engendre le rituel, et s'évite ainsi une perception obscène.

A l'état brut, le corps n'est pas acceptable. Seul le rituel le rend supportable. On structure les cérémonies autour des étapes stratégiques de la vie, lorsque le corps se perçoit avec le plus de violence. Ainsi la cérémonie du mariage précède traditionnellement l'accouplement, forme d'union violente. Le rite est là, il rend les choses prévisibles donc moins difficiles à affronter. Ainsi, la vie des sociétés tribales est rythmée par le rituel, ce qui assure une évolution moins angoissante.

L'absence apparente de rituels destinés aux adolescents dans le monde contemporain occidental est peut-être d'ailleurs l'une des causes d'une crise extrême de la jeunesse. La disparition du rite abandonne l'individu à lui-même ; il doit alors trouver seul ses propres modèles identificatoires. Le rituel signale officiellement les étapes de l'existence : il démarque les classes d'âge, confirme les modifications physiologiques et affectives par des modifications culturelles.

La douleur, passage obligé de la mutilation, peut sembler absurde et gratuite à l'œil de l'observateur ; elle est cependant inhérente à la transformation. C'est la souffrance qui donne conscience au corps et le convertit en spectacle. L'homme tatoué souffre longtemps, mais on peut dire que le passage obligé par la douleur et la contrainte autorise l'accès au sublime et rend possible la transfiguration. En triturant son corps, l'homme exprime sa force de vie.

3 . LE RAPPORT AUX AUTRES A TRAVERS LE TATOUAGE

Le tatouage acquiert une fonction différente pour chaque tatoué. Que l'on choisisse de se faire tatouer pour l'esthétique, pour la symbolique, ou pour la provocation, le tatouage rentre inévitablement dans un processus de modification de la perception du corps. Et si cette perception évolue, les rapports avec autrui évolueront forcément. Ainsi, le tatoué a beau dire "je l'ai fait pour moi", "je ne le montre pas", il y aura toujours un rapport à l'autre dans le tatouage.

Dans ma pratique professionnelle, il m'a été donné la chance de pouvoir évaluer les réactions des tatouages face aux enfants, de "normaux" à présentant des troubles de la personnalité évidents. Il est étonnant de se rendre compte que les enfants "différents" acceptent très facilement ces marques. Malgré le désir de leur montrer la normalité, cette "différence" procure chez eux un effet immédiat. Cette distinction leur permet, semblerait-il, de se rendre compte que l'autre est différent aussi. Ainsi s'exerce une sorte de fascination pour ce qui est autrement, ce qui leur montre que le monde a gardé une place pour eux, puisqu'il a gardé une place pour un homme aux inscriptions indélébiles. Conjointement, les enfants qui ne présentent pas de pathologie distincte ont du mal à accepter cette différence. Entrés dans cette normalité, ils ne trouvent ici qu'une occasion de se moquer, n'arrivent pas à se projeter dans cette démarche. Bien sûr, une dose de tolérance leur fait défaut.

Mais ce sentiment de rejet évolue avec l'âge. Je me souviens avoir été surpris par le comportement d'adolescents à l'égard des tatouages. Issus d'un milieu de vie assez violent, ces jeunes collégiens en vacance ne pouvaient offrir que peu de respect, alors qu'ils étaient en demande constante de reconnaissance. Assez agressifs à l'égard des éducateurs qui les entouraient, les liens étaient très durs à établir, car ces jeunes se suffisaient à eux-mêmes et ne demandaient finalement que des moyens, pas d'encadrement. Mais leur regard a changé le jour où ils découvrirent le corps tatoué : la provocation se transformant en admiration, la faiblesse devenant force de vie.

Pourquoi ces jeunes furent-ils interloqués par ces signes ? Ont-ils attendu un indice pour me trouver "pareil" qu'eux (alors que cela ne faisait qu'une différence de plus) ? Ou ces tatouages n'étaient-ils que le seul lien qui nous rapprochait ?

De toute façon, le tatouage n'a pas à servir de lien entre personnes (du moins dans la relation éducative), mais il est intéressant de se demander pourquoi l'adolescent, qu'il vienne d'une cité ou d'un milieu rural, est fasciné par la modification corporelle. Les réponses ont été évoquées dans les paragraphes précédents, mais à un autre niveau que l'image du corps ou la construction de la personnalité, le tatouage reste un enjeu, une manière d'exister. Et nous savons tous que l'adolescence est un terrain propice à cette demande de reconnaissance.

L'illusion fait effet. Les tatouages guident tellement le regard sur la surface de l'épiderme que le corps devient sans âge. Les motifs captent le regard ; la silhouette elle-même paraît abolie. Le phénomène est flagrant dans les tatouages japonais : le corps ne semble alors plus qu'un support de lignes et couleurs, comme la toile recevant la peinture. Et pourtant, le corps est aussi souligné par l'ornementation. Le paradoxe existe...

4 . POUR S'AFFIRMER ET S'AIMER

"La marque démarque". France BOREL

Le biologique a une part importante dans notre société et sa culture. On s'attache beaucoup à la représentation que l'on donne de soi à l'autre. L'œil a une place essentielle, et l'image prédomine. Ainsi quelle est l'influence du tatouage dans ses rapports à l'autre ? L'objet dirige le désir, peut-être même qu'il inflige une forme de domination dans le regard de l'Autre. Parce qu'il surprend, il ne laisse pas indifférent et donne obligatoirement une place dans l'esprit de nos semblables : Le tatouage affirme. A la fin du XIXème siècle, LACASSAGNE disait que le tatouage était "le besoin pour les personnes illettrées d'exprimer certaines idées". Il n'avait pas tort, sauf dans le fait que cette expression n'était réservée qu'aux "illettrés" !

Pour aimer les autres, et donc être heureux, il faut s'aimer soi-même. Difficile dans une société où règles et frustrations dominent, où le moindre de nos actes doit être réfléchi, où l'instance juridique est omniprésente. Alors tous les moyens sont bons pour se narcissiser, s'accepter.

Le tatouage, en valorisant le corps, peut permettre de l'accepter. En aimant son corps, le tatoué peut s'autoriser à s'aimer. La possibilité d'aimer les autres s'ouvre à lui, il est en adéquation avec ce qu'il aimerait être, la façon dont il pense (et veut) que les autres le voient, et ce qu'il est réellement. Le tatouage est une mise en acte. Qu'il soit mûrement réfléchi, ou complètement spontané, il montre une finalité, une réalisation de son désir. Ainsi, le consensus voulant que le tatouage ne soit qu'un simple symptôme ne me paraît pas justifié. En effet, le tatouage n'a rien d'énigmatique pour le sujet. Le tatoué comprend toujours pourquoi ce tatouage est là, à ce moment. S'il se reconnaît dans son tattoo, il l'assume ; alors que le symptôme pathologique reste toujours un mystère pour le sujet. Nous pouvons donc affirmer que le tatouage serait plus de l'ordre de la solution que de l'expression du problème. Si l'on convient que poser les choses, les "parler" est une voie de guérison ; rappelons-nous LACAN : "L'homme parle avec son corps", et autorisons-nous à croire que le tatouage peut être un moyen d'aller mieux.

En racontant une histoire, un bout de la vie du tatoué, ou un de ses traits de caractères (réel ou imaginaire), le tatouage acquiert du sens. Ainsi est souvent proposé un discours indissociable du tatouage. Ce tattoo a une histoire et marque un temps. Dans cette dimension, après avoir signalé une mise en acte (et pas un passage à l'acte), il pourra faire office de souvenir. Souvenir d'un moment, d'une rencontre, d'une souffrance, et finalement d'un "meilleur-être".

L'exemple classique de cette forme d'affirmation de la personnalité est la venue d'un homme, petit et trapu, la quarantaine, dégarni - pas le modèle de virilité que notre société véhicule - dans un studio de tatouage pour se faire marquer d'un dragon. Ce signe a évidemment énormément de symbolique, il est synonyme de force, de volonté, de virilité. Bien-sûr le petit homme veut qu'il soit "gros". Ainsi, en franchissant la porte du studio, il a franchi un pas de plus, et il en est fier. Le tatouage devient sa marque de reconnaissance et montre sa détermination. Alors nous pouvons dire que cet acte a pour effet la revalorisation de sa personne, et peut-être ne s'arrêtera-t-il pas là, et que ce courage sera également présent dans d'autres registres de sa vie. Peut-être fera-t-il d'autres pas dans ce processus d'affirmation du caractère et de construction de son image, en corrélation avec son idéal du Moi.

"Le tatouage change un homme ; ça nous change en homme"

Le tatouage s'inscrit comme une revalorisation imaginaire pour palier à une défaillance du symbolique, soit, mais au-delà de ce qu'il nous dit, qu'en est-il de son action ? Ainsi, comme toutes les thérapies, il y a quelque chose qui sort, qui se montre, et quelque chose qui s'intériorise. Le tatouage peut apparemment laisser une grande place au paraître, mais la partie cachée de l'iceberg me semble fondamentale. Lorsqu'on demande un tatouage, ce n'est pas anodin. Même l'adolescente qui ment sur son âge pour se faire tatouer la fleur de "Mr toulemonde", en été, ne le fait pas par hasard. Si c'était le cas, pourquoi elle et pas une autre ? LACAN disait "l'homme parle avec son corps", il aurait pu rajouter l'homme se soigne (en partie) avec son corps.

Bien-sûr, il n'est pas question ici de conseiller ce moyen, cet exutoire. Cette étude n'a pas pour but de faire l'apologie du tatouage, ni de montrer les "bons côtés" de cette pratique, mais seulement de prouver (ou du moins exprimer l'hypothèse) que n'importe quelle pratique, à partir du moment où elle est investie, peut devenir thérapie. La différence fondamentale avec l'activité occupationnelle réside dans la capacité à donner de soi, à se libérer à travers un médium. Le tatouage demande beaucoup à chacun, tant pendant l'acte que après, et je crois que c'est pour ça qu'il change fondamentalement l'homme : il demande beaucoup d'investissement personnel, il marque à jamais.

BIBLIOGRAPHIE

- BOREL, F. "Le vêtement incarné". Ed. Agora.
GRÖNING, K. "La peinture du corps". Ed. Arthaud.
FONTAINE, M. "Tatouage, entre sens et jouissance". Mémoire de Maîtrise de Psychologie.
MUSAFAR, F. "Modern Primitives". Ed. Research.
SCHIFFMACHER, H. "1000 TATTOOS". Ed. Taschen.
BRUNO, C. "Tatoués, qui êtes-vous ?". Ed. Brodard et Taupin.
STRAUSS, L. "Anthropologie structurale".
LOMBROSO. "L'homme criminel".
HERBER. "Bas-fonds du crime et du tatouage".
VIALATTE. "L'être tatoué".
"Du tatouage à la personnalité". Annales médico-légales .

SCHILDER, P. "L'image du corps". Ed. Gallimard.
BECKER, H. "Outsiders". E d. Métailié.